

## « Nostalgica » : Etrange miroir de nos vanités

★★★★☆☆

Au Théâtre national, Alexis Julémont déploie un ovni audacieux. Une comédie en apparence insensée, mais qui soulève des questions fascinantes sur nos chaotiques tentatives pour conjurer la mort et mettre en scène un semblant de vie idéale. Etrange mais étonnamment riche.

Article réservé aux abonnés



Olivia Carrère incarne une mère incapable de nature à force de mettre en scène et filmer son existence. - Mathilde Bousange.



**Critique** - Journaliste au pôle Culture

Par [Catherine Makereel \(/3773/dpi-authors/catherine-makereel\)](#)

Publié le 22/11/2023 à 17:23 | Temps de lecture: 3 min

**V**anité des vanités, tout est vanité. Prenez cette parole de l'Écclésiaste. Tartinez-la d'un peu de théâtre absurde à la Beckett, d'une louche d'humour noir surréaliste à la Topor, de fluides (sang, vomi, caca) à la Rodrigo Garcia, et vous obtenez *Nostalgica* d'Alexis Julémont, une pièce aussi barrée que fascinante. Une comédie en apparence délurée mais qui recèle une mine de questionnements existentiels sur le temps qui passe, nos vaines tentatives pour conjurer la mort, nos stratégies pour échapper à l'insoutenable monde réel et nos chaotiques prétentions à mettre en scène un semblant de vie idéale.

Tout cela, Alexis Julémont le distille à travers l'histoire d'une famille qui vit isolée dans la forêt tropicale. Du monde sauvage qui les entoure, ils ne semblent avoir cure. Tout ce qui intéresse le couple et ses trois enfants (déjà grands), c'est de se filmer, tout le temps. Dans un studio qu'ils ont construit à cet effet, ils passent leur temps à écrire et réaliser des films de famille. Les parents n'ont qu'une obsession : archiver les visages, les corps. Se créer des souvenirs avec l'illusion qu'une fois imprimés sur la pellicule, ils accéderont à l'éternité. Les enfants, pris dans cette hantise permanente de tout mettre en scène et filmer, commencent à se poser des questions : à qui parle-t-on quand on parle à la caméra ? Se parle-t-on à soi, à l'avenir ? Ne s'égare-t-on pas dans la nostalgie permanente quand on ne vit qu'à travers un récit familial destiné au futur, destiné à ce moment où l'on regardera le passé avec un pincement de mélancolie pour ce paradis perdu.



Ceci n'est pas un film ou comment Alexis Julémont joue habilement avec la surprise. - D.R.

## A se filmer, on oublie de vivre

Ces instants fabriqués n'ont pourtant rien de paradisiaque. Car toute la famille semble perdre pied dans cette existence transformée en plateau de cinéma. A se filmer en permanence, tout le monde oublie finalement de vivre. A chercher sans cesse le scénario sensationnel, les enfants glissent dans un imaginaire sanglant. A vouloir atteindre la perfection dans leur fantasme, ils en deviennent sadiques, et finissent par éradiquer le père qui ne répond plus à leurs exigences artistiques. C'est donc noir, très noir mais porté par une mise en scène bourrée d'ironie et des comédiens d'une dinguerie désopilante (Olivia Carrère, Baptiste Leclère, Hervé Piron, Lucie Montay, Sophie Warnant).

On ne révélera pas tous les sentiers narratifs biscornus qu'arpente cette pièce hallucinée. On vous prévient simplement qu'ils impliquent d'improbables costumes de lapin, des prothèses foireuses (dont un faux bras incontrôlable), des dialogues empruntés à Werner Herzog. D'ailleurs, comme dans *Aguirre ou la colère de Dieu*, célèbre film du cinéaste allemand, *Nostalgica* raconte la quête d'un Eldorado qui se transforme en naufrage entraîné par la démence. Mais avec, en sus, une bonne dose d'humour baroque. Avec brio, Alexis Julémont joue des codes du cinéma pour souligner la dimension fabriquée, chimérique, de cette famille. Les dialogues, souvent en voix off, instaure un décalage constant. Les conversations sont ampoulées, désincarnées, et semblent copiées d'un manuel de l'Actors Studio. Les comédiens récitent exagérément et dévoilent les fils grossiers des effets spéciaux.

Chez Alexis Julémont la caméra est omniprésente et pourtant on ne verra

Chez Alexis Julien, la caméra est omniprésente et pourtant, on ne verra jamais une seule vidéo. A l'inverse de beaucoup de metteurs en scène actuels qui cèdent à la manie de filmer et de projeter en direct des images du plateau, Alexis Julémont se contente des ressources (belles et infinies) du théâtre pour raconter une famille qui se filme en permanence mais en oublie de vivre l'instant présent. Ses métaphores, si pleines d'étrangeté soient-elles, n'en sont que plus puissantes.

*Jusqu'au 25/11 au Théâtre National, Bruxelles.*